

# LITTERATURES



*Le Miracle de Théophile*

**Jean de Sponde**

**Rabelais**

*Pathelin*

**La Rochefoucauld**

**Rousseau**

*Lettres à Sophie Volland*

**Baudelaire**

**Rimbaud**

*La Curée*

**Apollinaire**

**Senghor**

*Un inédit d'Alain-Fournier*

Revue publiée avec le concours  
du Centre National des Lettres  
et du Conseil Scientifique de l'Université  
de Toulouse - Le Mirail

# LITTÉRATURES

---

Service des Publications de l'Université de Toulouse - Le Mirail  
56, rue du Taur, F 31069 Toulouse Cedex

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

*Rédacteur* : Claude Sicard

*Rédacteur adjoint* : André Castetz

*Comité de Rédaction* : Jacqueline Bellas, Emilien Carassus, Robert  
Couffignal, René Fromilhague (†), Dominique Iehl

## CORRESPONDANTS A L'ETRANGER :

*Belgique* : R. Pouillart, Louvain

*Canada* : P. Goumarre, London (Ontario)

*Espagne* : J.-P. Goujon, Séville  
Angels Santa d'Usall, Lérida

*Etats-Unis* : Martha Onan, S.U.N.Y., at Brockport (N.Y.)

*Grande Bretagne* : Mrs Margaret Davies, Reading

*Israël* : M. Eckhard, Beer-Sheva

*Italie* : E. Caramaschi, Florence  
Gian-Carlo Menichelli, Naples  
Lionello Sozzi, Turin

*Japon* : S. Tanamura, Kyoto

*République Fédérale Allemande* : J. Schlobach, Sarrebrück

*Suisse* : P. Schnyder (Olten)

---

Adresser manuscrits, correspondances et livres pour compte rendu à  
Claude SICARD, 170, rue Clemenceau, F 82000 Montauban

---

## Tarifs

*Abonnement 1987* (2 numéros) : 105 F

*Etudiants* : 75 F

*Vente au n°* : 56 F

Commandes et chèques au Régisseur du Service des Publications de  
l'Université, 56, rue du Taur, F 31069 Toulouse Cedex  
C.C.P. Toulouse 8620-29 E

# Senghor et la religion

## Ambivalence et ambiguïté \*

---

On ne peut étudier un écrivain de la négritude en évacuant totalement son idéologie. Celle de Léopold Sedar Senghor est fortement imprégnée par sa métaphysique. Il s'est en effet toujours présenté comme catholique pratiquant. Or, cette revendication est suffisamment rare pour qu'on la remarque : les écrivains de la négritude ont le plus souvent réagi contre le christianisme qu'ils assimilaient sans nuances au colonialisme occidental. Nous entendons encore les invectives de Damas, de Césaire, Niger, David Diop, Mongo Beti et F. Oyono.

Mais alors que ses compagnons se livraient à un véritable procès de la religion de l'occupant européen, Senghor n'avait nulle honte de se poser en disciple de l'Évangile. Et il a poursuivi dans cette attitude jusqu'à son grand âge ; lors de la perte accidentelle de ses deux fils, Philippe d'abord, puis Guy, Senghor a enduré l'épreuve : « Je ne l'aurais pas supportée sans la foi » avoue-t-il. Et ce n'est pas de la littérature bien que cette dernière y puise largement. La religion est en effet pour Senghor une source d'inspiration féconde. La mort et la religion sont les deux thèmes qui dominent de plus en plus fréquemment ses *Elégies* : pour Georges Pompidou, pour Martin Luther King, pour Philippe, la mort sera subie sans révolte et reliée directement à la prière. Elle ouvre sur la promesse de la résurrection, sur le ciel du catéchisme : « Comment est-ce le ciel, Georges ? » Et avec le temps, il semble bien que la crainte de la mort, (comme p. 23 : « Ah le feu de tes griffes dans mes reins et l'angoisse ») ait cédé la place à une espérance toute chrétienne.

Au fait pourquoi chrétienne ? puisque dans la tradition africaine « les morts ne sont pas morts », là aussi il y a survie ; chez les Sérères singulièrement les Morts sont rencontrés souvent, leur baluchon à la main, sur le chemin de leur village (1). Ils ne restent à coup sûr point

---

(\*) Ce texte est celui de la communication que Madame Lilyan Kesteloot a donnée à Limoges, dans le cadre d'une journée Senghor, le 20 octobre 1986. Nous remercions M. Jean-Marie Grassin, organisateur de l'Université de la Francophonie, de nous avoir permis de le publier. Il sera repris en partie dans **Comprendre les poèmes de L.S. Senghor**, étude de L. Kesteloot à paraître en janvier 1987 aux éditions Saint Paul d'Issy-les-Moulineaux.



ou peu dans leur tombe. Les plus valeureux se transforment en Pangols, ces génies tutélaires qu'on honore d'un culte et de libations (mil et lait caillé). Ou bien ils réapparaissent : chez les Sérères, un enfant qui naît, c'est un ancêtre qui renaît.

Senghor se souvient d'avoir tout jeune accompagné son oncle maternel Waly au bois sacré où ils nourrissaient les serpents de la famille... au cimetière aussi, près de Kolnodick, où les morts de la famille étaient enterrés. Ainsi, il est certain que ses conceptions sur la mort relèvent de deux idéologies et ses poèmes font allusion tantôt à l'une tantôt à l'autre. On peut dire que cette bivalence du sentiment religieux est constante dans la poésie de Senghor. Je dis du *sentiment*, de la sensibilité. Non de la religion elle-même. Senghor en effet se veut très purement chrétien. Il refuse toujours toute allégeance, même mentale ou formelle, à l'animisme familial. Il prétend n'accomplir nul rite et ne porter nulle amulette. Mais certains disent que sa famille fait « ce qu'il faut » pour lui. On parle aussi de bains rituels qu'il accomplirait à Niamangué, au bois qui jouxte le tann de Joal. Il a reconnu avoir interrogé les canaris (2) de l'autel familial pour connaître l'issue d'une campagne politique. Mais peut-être ironisait-il encore...

Cependant, ceux qui l'ont connu de près ont remarqué des changements de programme de dernière minute, des voyages projetés depuis longtemps et soudain annulés sans raison pertinente.

D'autres l'ont vu s'isoler à proximité des bois sacrés familiaux, du temps où il sillonnait le Sénégal d'un village à l'autre. On dit encore bien d'autres choses. Mais il est gênant ici de parler de ces rites que l'homme refuse d'avouer.

Il est certain que vivant dans le milieu sénégalais il a dû être constamment confronté tant à des marabouts débordant de prophéties qu'à des membres de sa famille pleins de safaras (3) et de gris-gris protecteurs. Il a dû en prendre un peu et en laisser beaucoup. Il a dû faire sa sélection de rites compatibles avec le christianisme. Si bien que l'on ne sait jamais exactement lorsqu'il évoque les « devins du Bénin » ou « l'heure où l'on voit les Esprits » (p. 148), ou « l'offrande d'un poulet sans tache » (p. 59), ou « le sanctuaire des serpents », ou encore « son totem » (p. 24) dont il ne peut révéler le nom, on ne sait jamais si ces précisions correspondent à une relation réelle, vécue, remémorée, ou bien s'il s'agit d'un motif littéraire... Si souvent, en effet, Senghor parle par analogie ! Ainsi ce *Chant de l'initié* où il s'agit d'une initiation à l'amour, ou *l'Elégie dese Circoncis* où il est question de manière ambiguë, dans la dernière partie, de l'avènement à des charges politiques, ce qui donne un sens tout particulier à l'ensemble du poème.

Quelle prière fait-il à la Fontaine de Kam-Dyame ? N'est-il pas simplement « *pius* » au sens latin, au sens de respectueux, déférent, dévoué envers ce monde ancestral, pris comme une totalité vénérable ? Cependant il faut connaître ces connotations de la religion sous-jacente, locale, car Senghor les utilise à dessein et joue sur les deux claviers de l'interprétation, africaine aussi bien qu'européenne. Dans l'entité reli-

gion-famille, son attachement est plus concret, plus vécu envers la famille, même s'il mêle souvent les génies sacrés et les parents de sa race.

En revanche, si l'on étudie les rapports de l'homme au christianisme, ils semblent consonner davantage avec les attitudes du poète. J'ai parlé plus haut de sa réaction devant la mort. Mais ce qui l'a préparé à subir cette circonstance ultime, c'est toute une vie de chrétien pratiquant. Bien que divorcé (par la décision de sa première femme) Senghor n'a jamais cessé de vivre en chrétien : messe de Joal — aujourd'hui à Verson, dans le Calvados — entendue le samedi soir, confession tous les trois mois, contacts avec les bénédictins d'une abbaye normande, proche de son domicile, cependant qu'au Sénégal, il fréquente aussi les bénédictins de Keur Moussa et voit souvent le cardinal Thiandoum, sèrère comme lui. De plus, il se plaît à rappeler qu'une nièce de sa femme, Madeleine Marquet, est bénédictine et a fondé un couvent de son ordre au Sénégal.

Christianisme ancien et solide malgré le côté un peu formel des détails énumérés ci-dessus. Certes, Senghor a voulu être prêtre, il fut séminariste jusqu'en classe de seconde et — à quoi tiennent les choses — il fut détourné de ce projet par le père Lalouse avec qui il entra en conflit et qui lui trouva l'esprit trop rebelle pour la vie religieuse.

Mais Senghor se souvient encore et avec tendresse du père Dubois (de Tinchebray en Normandie !) à qui son père l'avait confié à l'école de Joal, puis du père Ledoiron à Ngasobil chez les Spiritains, qui dirigeait la chorale et enseignait le latin, enfin du père Lecock au séminaire qui fut un guide plus intellectuel. Mais le père Ledoiron fut pour lui davantage un modèle, et il encourageait sa vocation. Vocation qui, si on en croit aujourd'hui Senghor lui-même, semblait surtout émaner d'une ambiance à vrai dire assez romantique. La vie de prêtre, Senghor la voyait avant tout comme incarnant le monde intellectuel, les études, les sciences. Il était aussi séduit par la beauté de la culture chrétienne : le latin, les messes qu'il servait, les chants polyphoniques, les processions, et puis aussi le ciel, les anges... la mythologie du Paradis ! Enfin, il avait deux cousines religieuses ; il assista aux vœux de trois jeunes filles métisses dont il se rappelle encore les noms... Mais, avoue-t-il, « aux fillettes qui me plaisaient, je ne songeais qu'à offrir des chapelets ! » Disons que sa sensualité prit d'abord un tour mystique qu'il garda longtemps et qui explique, peut-être en partie, cette idéalisation de la femme, voire sa religion de la femme, qui sera chez lui récurrente sinon permanente, quelle que soit la personne désignée.

Cependant ces souvenirs parfois puérils ne suffisent pas à mesurer la dimension chrétienne de Senghor. Pour en saisir la profondeur, il faut retourner à ses poèmes qui se muent si souvent en prières. Ses références sont alors le Seigneur, le Christ, l'enfant prodigue... C'est le christianisme qui lui permet de prononcer ces paroles de pardon à l'Europe que les militants de la négritude lui ont tant reprochées (« Prière de paix », dans *Hosties Noires*). Le poète écrit, très souvent, accordé à la liturgie chrétienne : la Toussaint, l'Ave Maria, le Laetare Jérusalem,



l'Angélus, « Christ est né hier soir » ; ces fêtes, ces chants, dont le *Tantum ergo* qu'il connaît encore par cœur, lui sont parfaitement intégrés et ne sont jamais ressentis comme étrangers. Il en parle avec le naturel d'un Claudel ou d'un Péguy. C'est pourquoi on peut affirmer que le christianisme de Senghor est sincère et point superficiel. Il souffre sans doute certains accommodements avec la tradition mais rien qui soit incompatible avec les dogmes, ni même avec l'esprit de l'Evangile. Quant à l'Islam, il faut reconnaître aussi que Senghor a eu de bons rapports avec les confréries mourides et tidjanes, ce qui est encore un mystère pour certains Sénégalais aujourd'hui. Il faut savoir que sa mère était musulmane et que toute une partie de sa famille pratique cette religion. Il éprouve une amitié réelle pour des chefs islamiques tels que Hassan II et Bourguiba. L'Islam donc ne constitua point une entrave à son gouvernement et ce n'est pas la moindre de ses performances, dans ce pays à 80 % musulman.

Je ne sais si l'on peut pousser plus loin et distinguer une vertu chrétienne dans cette espèce de mansuétude que l'homme politique Senghor pratiqua durant vingt ans ; à quelques exceptions près, il essaya en toutes circonstances de réduire les antagonismes par le compromis. Il a l'habitude de dire qu'il n'a pas d'ennemis mais des adversaires. Et il est vrai qu'il tenta toujours d'établir un dialogue avec l'intellectuel ou le politicien qui l'attaquait. Certains refusèrent ce dialogue et restèrent sur leurs positions. Mais combien se laissèrent « récupérer » disait-on. S'il n'avait point été chef d'Etat, ces réconciliations eussent été sans ambiguïté. Mais il était chef d'Etat et l'on ne saura jamais dans quelle mesure le cœur charitable dont elles procédaient justifiait opportunément l'astuce politique.

Il demeure que dans l'Afrique des indépendances Senghor remporte sans contredit la palme de l'humanisme. Dans son pays, point de tyrannie, point de massacre, point d'assassinat politique, point de tortures ou de prison à vie. S'il y eut des « bavures », elles furent peu nombreuses. Et c'est actuellement le seul pays d'Afrique francophone où la presse soit libre, et où coexistent plusieurs partis. Si tout dirigeant a nécessairement « les mains sales » comme le soutenait Sartre, il faut reconnaître que Senghor a su traverser vingt ans de pouvoir sans tacher les siennes, ni de sang, ni d'argent.

Quant à sa poésie et à ses connotations, il est indispensable pour les comprendre de tenir compte des soubassements de ce double univers religieux très personnel, qui demeure sa référence et sa préférence.

Lilyan KESTELOOT (4)

(Université de Dakar)

Nos lecteurs trouveront dans notre livraison du printemps 1987 (*Littératures* n° 16, à paraître fin février) un article de Madame Jacqueline LEINER, « Senghor, reflet de la civilisation sérére ou africaine ? ».

## NOTES

- 1) voir Ahmad Faye, **La mort dans les chants sérères**, Maîtrise, Faculté des Lettres, Dakar.
- 2) **Canaris** : poteries remplies d'eau ; si l'eau est trouble : mauvais augure.
- 3) safara = lotion protectrice.
- 4) **N.D.L.R.** : Signalons que L. Kesteloot est l'auteur de l'étude **Les écrivains noirs de langue française**, éd. Université de Bruxelles et Présence africaine, Paris, 1965.